Nos actes nous suivent...

Iaorana de Simone

A COURT ou moyen terme et parfois même après une ou deux générations, voire plus, ce qui a été dissimulé est révélé au grand jour, obligeant à changer de discours et à redistribuer les rôles entre les personnages de la scène publique et/ou intime. L'historien ou le simple citoyen qui s'interroge sur son identité façonnée par les récits, l'étudiant à la poursuite de la connaissance, participent à faire le ménage chez les anciens.

Les habitants de notre *fenua* étant dotés du même patrimoine génétique que n'importe quel humain sur terre, ils ont commis à côté de choses justes, la même proportion de manipulations des faits, falsifications de l'histoire, interprétations tendancieuses ou simples erreurs. Pour autant, cela excuse-t-il la tendance actuelle de certains à élever la tricherie, le mensonge et le vol en peccadilles sinon en vertus suprêmes ?

Quand on est à la recherche du juste et du vrai, à l'aide d'une méthode, on obtient un résultat scientifique contenant une marge d'erreur. C'est la différence avec les affirmations sans nuances des croyances religieuses et autres. Aussi, les déclarations : *« Les expérimentations nucléaires ne présentent absolument aucun risque »*, étaient-elles paroles de *guru* ou de croyants mais non de scientifiques. La formule : *« Le thon, c'est bon »*, reprise d'une pub des années 70 en métropole, est juste. Mais chez de gros consommateurs de ce si bon thon que nous sommes, il importe de glisser un bémol pour les enfants de moins de 3 ans et les femmes enceintes. J'avoue ne pas comprendre la rage d'un ministre à combattre cette nuance d'hygiène alimentaire prénatale et infantile où science et culture se rejoignent.

La science, c'est aussi affiner ses connaissances par la comparaison. En se comparant à autrui, face à notre reflet dans le miroir, nous distinguons mieux nos propres contours et singularités. Ainsi, pour les soins traditionnels qui, avec la médecine *popa'a*, m'ont préservée jusqu'ici, c'est en comparant avec Hawaii, la Nouvelle-Zélande, d'autres terres d'Océanie et le Bocage normand, que la compréhension a progressé. Après Laplantine j'ai constaté que ce type d'études « dévoile ce que la société veut garder dissimulé ». Et ce dévoilement dérange terriblement. En étudiant les maladies d'autrefois, et surtout les importées, on comprend pourquoi les survivants des épidémies renièrent leurs origines en échange de la promesse d'une chance de vie pour soi et des quelques siens rescapés. On comprend aussi qu'ils aient été dépressifs.

Il est habituel de dire que les Tahitiens sont empêtrés dans leurs problèmes de terre. On oublie de rappeler que pour les nouveaux arrivants, en disposer d'une était et est toujours vital. Inaliénable, elle était et portait un nom légué en prénom simple et parfois nom-titre, tous deux sacrés. Objet sacré par excellence la terre ne se vendait ni ne se donnait, elle devait être transmise à ses enfants pour qu'ils produisent et entrent dans le système d'échange commercial et de dons et contre-dons. La diabolisation du sacré indigène s'avéra donc indispensable aux candidats à la propriété foncière. Le Code civil consolida sa transformation en produit vénal tout en veillant aux droits de chacun par l'indivision et en conservant les noms d'origine. Ainsi fut sauvegardée une mémoire du lien entre les hommes et le sol. Lorsqu'on décide à un moment de sa vie de prospecter ce lien, cela est possible. On interroge les noms et ils nous conduisent à travers de multiples dédales de la vie des ancêtres. Bientôt ce ne sera plus possible. Notre assemblée et notre gouvernement **(1)** ont décidé de remplacer les noms par des lettres du genre EA, EB, PA, etc. qui n'ont de sens que pour les gestionnaires de données informatiques qui les manipuleront comme des objets sans âme. Ainsi, se perdra la mémoire de One Tere informant d'un sol instable, etc.

Il ne s'agit plus de conquérants du dehors, religieux ou civils, mais de saccageurs issus de l'intérieur même de nous, arborant prénoms tahitiens et tatouages, snobant les *Farani*, se gargarisant du mot « culture » et décidant en parfaits technocrates incultes, avides. La déshumanisation se poursuit donc.

Aussi, la révélation, sous le chatoiement d'une notoriété de certaines turpitudes, bien que consternantes impostures, finit par amuser. Il nous arrive parfois d'assister éberlué(e) à l'incompréhensible ascension de personnes et à leur déconcertant maintien à des postes d'importance. Au faîte d'un certain pouvoir, ça développe une susceptibilité ombrageuse où toute divergence d'opinion et d'approche offusque tel un crime de lèse-majesté. Ça s'entoure de courtisans qui mordent la main une fois leur objectif atteint. Ça courtise le pouvoir politique pour mieux asseoir son règne en éliminant du circuit toute concurrence forcément hérétique et se régale à piétiner les « mal pensants » du régime qui les distingue. Cette stratégie de pouvoir laisse peu de temps à la pensée et à l'accroissement des connaissances, et encore moins à la rigueur scientifique. Ça ressasse des « vérités » plus ou moins pertinentes. Ça copie et finit par se faire prendre. *Ua chope hia,* disait-on de quelqu'un pris en flagrant délit de triche. Ça malmène avec la même tranquille assurance, les concepts ainsi que les langues française et tahitienne. Tirer sa révérence est la solution. Ça fait tellement honte ! Parmi ses contributions récentes figure celle à un ouvrage sur l'huître perlière édité en 2010 par le Pays et l'UPF bien mal inspirés. Lisons page 7 : *« Evoquer les perles en Polynésie, c'est quitter le monde du réel,... »* Etrange propos sur une culture ignorant les mots « nature » et « surnature » car tout est réel dès l'élaboration des mots pour dire. Plus loin : *« le bivalve qui préexiste avant l'arrivée des humains »* : curieuse phrase de la part d'une linguiste universitaire. Peut-on préexister après ? Etonnant d'apprendre que les nacres se tournent vers la lumière alors que dépourvues d'algues symbiotes, elles béent leurs valves pour capturer le plancton à des profondeurs parfois si grandes que les plongeurs d'antan y laissèrent leur vie par *topatari* ou leur raison en ré-émergeant *taravana*. L'auteure suivante fait plus juste en évoquant *te Po*, la Nuit ; mais pourquoi faire snober les Pléiades Matarii, petits yeux, en Mata arii, yeux royaux ?

Pour les non initiés, c'est chipoter, mais l'université devant servir de référence dans l'exigence de rigueur et de clarté, elle doit veiller à la qualité des écrits qu'elle labellise. Elle doit se différencier à tout prix du « Prince à Paris » qui s'amusa follement grâce à TF1.

Iaorana
Simone Grand

1- JOPF du 11 novembre 2010, p. 62, Avis n°4817 MAE en application de la délibération n° 90-126 AT du 13 décembre 1990.

Scandale à l'université

LA PRÉSIDENTE DE L'UNIVERSITÉ DE P.F. ACCUSÉE DE PLAGIAT

EN JANVIER 2011, une tempête a sévi dans la tasse de thé du monde universitaire tahitien et français. La rumeur circulait depuis juillet 2010 dans le milieux des enseignants actuels et anciens de l'université de Polynésie française (UPF) : la présidente Louise Peltzer avait publié en l'an 2000 un livre de 80 pages, « *Des langues et des hommes* », éditions Au Vent des îles, Tahiti, un livret dans lequel est reproduit la "Leçon inaugurale" que Mme Peltzer avait prononcée à l'UPF le 5 novembre 1998, jour où le président Flosse lui remettait l'insigne de Chevalier de l'ordre national du Mérite à l'occasion de la rentrée solennelle du centre universitaire. Or quasiment la moitié du texte de la "leçon inaugurale" apparaît n'être qu'une reprise, parfois même le simple "copier-coller" des écrits que le chercheur italien Umberto Eco avait publiés auparavant dans un livre intitulé "*La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne* ».

Forts de preuves qui paraissent irréfutables, des universitaires outrés par ces « *similitudes troublantes* » ont présenté l'évidence patente à de nombreux collègues de Tahiti comme de métropole pour leur faire signer une lettre ouverte d'indignation par 26 enseignants ou chercheurs à l'université de l'UPF, par un ancien ministre de l'Education de Tahiti et par 27 autorités scientifiques de métropole, des signatures de personnalités françaises connues telles Claude Hagège et Maurice Godelier, médaillés du CNRS, entre autres. Le plagiat est interdit dans le monde écrit et universitaire, absolument contraire aux coutumes déontologiques, raison pour laquelle « *on sanctionne des étudiants lorsqu'ils recopient des passages entiers d'un livre ou d'un manuscrit inédit sans mettre de guillemets et sans indiquer la source à la fin d'une citation : doit-on fermer les yeux lorsqu'un enseignant chercheur se livre à de telles pratiques ?* »

Media déchaînés

Le billet, intitulé « *Lettre ouverte à madame Louise Peltzer, présidente de l'université de la Polynésie française* », a été publié le 16 janvier dans le quotidien *Libération*, information vite reprise par l'AFP, *Le Monde* et *Le Figaro* ainsi que par les journaux télévisés nationaux et locaux, dans lesquels, surtout, le professeur Bruno Saura et le chercheur en linguistique retraité Jean-Michel Charpentier ont exprimé leur indignation, ce dernier expliquant comment la « similitude » a été découverte : « *Louise Peltzer m'a invité en Polynésie française pour rédiger l'atlas linguistique de la Polynésie. À mi-parcours, Mme Peltzer m'a demandé un résumé pour faire une demande de crédit auprès du conseil d'administration. Plutôt que de faire un rapport qui ne sert à rien ensuite, j'ai écrit une première version de l'introduction en pensant peaufiner ensuite. Je l'ai remise à Mme Peltzer. Un an après, Serge Dunis, professeur à l'université, m'a dit qu'il publiait un ouvrage collectif. Il m'a demandé de lire l'article écrit par Louise Peltzer intitulé "Atlas linguistique de la Polynésie française". Je me suis aperçu que certains passages étaient de véritables "copier-coller* ». Cet incident a incité des personnes à chercher pour ensuite découvrir les ressemblances Eco-Peltzer.

La lettre ouverte, rédigée par un « Collectif pour la défense de la déontologie de la recherche à l'université de la Polynésie française » est plutôt cinglante : « *Parce que vous êtes garante, dans votre université, de la déontologie scientifique, personne ne doit pouvoir mettre en doute l'originalité de vos travaux. Personne ne doit pouvoir penser que la mention d'une source dans la bibliographie dispenserait un chercheur des guillemets, des appels de note et des références de rigueur dans nos disciplines, qu'il s'agisse d'une thèse ou de la version publiée d'une* Leçon inaugurale. *Au-delà de votre personne, c'est la réputation de votre établissement et celle de la recherche universitaire qui est en jeu. C'est pourquoi nous nous interrogeons sur les ressemblances entre les passages suivants de votre livre et de celui d'Umberto Eco* ».

16 FRANCE — LIBÉRATION MARDI 18 JANVIER 2011

M'dame, la présidente a copié !

Louise Peltzer, à la tête de l'université de Polynésie, est accusée d'avoir plagié Umberto Eco.

Par VÉRONIQUE SOULÉ
Photo EMMANUEL PIERROT.VU

« Madame la présidente de l'université de la Polynésie française, [...] parce que vous êtes garante de la déontologie scientifique, personne ne doit pouvoir mettre en doute l'originalité de vos travaux. [...] C'est pourquoi nous nous interrogeons sur les ressemblances entre les passages suivants de votre livre et celui d'Umberto Eco. » C'est sans précédent dans l'histoire de l'université française : cinquante-deux universitaires et chercheurs, parmi lesquels des autorités mondiales comme le linguiste Claude Hagège ou l'anthropologue et océaniste Maurice Godelier – tous deux médaillés d'or du CNRS –, signent une lettre ouverte pour demander «des explications» à Louise Peltzer, une linguiste spécialiste des langues polynésiennes et présidente d'université, sur ce qui ressemble à s'y méprendre à un plagiat.

En termes choisis, les signataires s'inquiètent de « similitudes troublantes» et font état de nombreux «rapprochements significatifs» – il faudrait une lettre de trente pages pour tous les citer, précisent-ils – entre le livre de Louise Peltzer *Des langues et des hommes*, publié en 2000 et toujours disponible dans les librairies de Papeete, et l'ouvrage d'Umberto Eco, paru en français dès 1994, *la Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*. Le livre du linguiste et érudit italien est bien mentionné dans la bibliographie à la fin de l'ouvrage de Louise Peltzer. Mais pas une fois il n'est cité en note ou en référence dans le texte, où l'on retrouve pourtant sans parenthèses des passages similaires ou très proches.

NOTES. Les signataires ont choisi un paragraphe contenant des idées originales que l'on retrouve à l'identique dans les deux livres, hormis deux petites parenthèses précisant le sens d'adjectifs : «Les rapports organiques reconnus entre une langue donnée et une façon de penser [illegible] entend ici par «synchronique» et «diachronique», Umberto Eco, qui, en chercheur scrupuleux, truffe son ouvrage de notes, est plus [illegible] Jean-Noël Darde, enseignant à l'ar[illegible] chéologie du copier-coll[illegible] vue d'une personnalité exposée par Eco ou, à l'inverse, des «effacements de citations» reprises, sans parenthèses, dans le livre de Louise Peltzer [illegible] plagiat, démonte ainsi «la création d'une citation composite de Luther» dans le livre Des langues et des hommes – «l'allemand est la langue qui, plus que toute autre, rapproche de Dieu» –, dont on ne retrouve nulle trace ailleurs. Selon lui, elle est le résultat d'un «curieux patchwork d'éléments empruntés à l'ouvrage d'Umberto Eco» et d'«un contresens» sur les propos du linguiste italien. En réalité, loin d'idéaliser l'allemand, Luther avait traduit la Bible à partir du latin parce qu'il voulait en faciliter l'accès aux germanophones et leur éviter de passer par le clergé catholique.

Avant d'en arriver là, les chercheurs et enseignants de l'université de Polynésie avaient tenté d'alerter la ministre de l'Enseignement supérieur, Valérie Pécresse. Dans un courrier du 18 juin 2010, l'un d'eux avait signalé les méthodes discutables de Louise Peltzer, qui veulait imposer sa signature à un ouvrage collectif. Dans une seconde lettre, le 4 juillet 2010, un autre avait mentionné des «similitudes troublantes» entre les livres de Peltzer et d'Eco. Les courriers sont restés sans réponse.

«PRESSIONS». Louise Peltzer, contactée dimanche par mail mais qui n'avait pas répondu hier soir, est une personnalité controversée, très engagée sur la scène locale. A la tête de l'université depuis 2005, elle a été réélue en 2009 pour quatre ans. Parallèlement, elle a été ministre de la Culture et de l'Enseignement supérieur du gouvernement du chiraquien Gaston Flosse, de 1998 jusqu'à sa chute en 2004. Au sein de son université, l'atmosphère est tendue. Le principal syndicat enseignant, le Snesup, dénonce son «autoritarisme». Après la grève organisée en octobre contre plusieurs de ses projets, il a aussi dénoncé des «pressions» et des menaces sur les étudiants grévistes.

En septembre, les médias de Polynésie ont reçu un mail piraté, portant l'adresse de Louise Peltzer et évoquant le plagiat. Interrogée par les Nouvelles de Tahiti, Peltzer a dé[illegible]

5 universitaires et chercheurs demandent à Louise Peltzer de s'expliquer. PHOTO EMMANUEL PIERROT.VU

L'article du quotidien Libération *du 18 janvier 2011 qui a lancé la médiatisation de cette affaire...*

Ce qui fait déclarer dans *Les Nouvelles* à Christian Montet, professeur de sciences économiques à l'UPF, que « *cela nuit aussi aux étudiants. C'est l'ensemble de l'image même de l'institution qui en prend un coup* ». Plus explicite encore, dans *La Dépêche*, Sémir Al Wardi, maître de conférences à l'UPF affirme : « *Un universitaire, de fait, démissionnerait. Est-ce que ici on a affaire à une universitaire ou à une femme de pouvoir ?*, surtout *qu'il y ait 40 pages dans un livre qui ont, disons, une grande ressemblance avec le livre d'Umberto Eco, sans guillemets, sans note, sans cette rigueur universitaire ?* ». Et après avoir listé quelques passages similaires voire identiques, en précisant que « *nous nous limitons à ce modeste échantillon puisqu'il faudrait une lettre de 30 pages pour faire tous les rapprochements significatifs* », les auteurs terminent la lettre par un sarcastique « *convaincus, Madame la Présidente de l'Université de la Polynésie française, que vous saurez dissiper nos inquiétudes, nous attendons avec impatience vos explications* ».

Excuse ethnique

Assaillie par les médias, pour tenter de s'expliquer Louise Peltzer se déclare victime d'une cabale. Dans Le Monde, c'est la faute de l'éditeur : « *J'ai cité tous les auteurs que j'ai utilisés... Peut-être que parfois il a manqué des guillemets, mais l'éditeur voulait absolument mon texte et il n'a peut-être pas fait son travail.* » Dans *Les Nouvelles* du 17 janvier, elle se défend avec un « *Pourquoi dix ans après ils me ressortent ce texte ? Je l'avais lu en leçon inaugurale en 1998. Ils envoient ça aujourd'hui au moment où j'essaie de faire des réformes dans cette université. La liste des enseignants correspond à ceux qui étaient sur la liste opposante lors de ma candidature à la présidence... Les collègues contestataires qui ne veulent pas bouger envoient un texte qui date d'il y a plus de dix ans pour attaquer ma position de professeur, alors que j'ai été reconnue bien avant cela. Je ne comprends pas leur attitude... Il y a des gens qui ne veulent pas bouger. Et ils envoient cela juste au moment où je mets en place des réformes.* » Pourtant personne n'attaque sa position de professeur. Et de cibler Jean-Michel Charpentier :

« *Je ne comprends pas pourquoi. J'ai fait venir quelqu'un du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) pour faire l'atlas linguistique de la Polynésie, qui a été payé par le Pays et qui n'a pas encore rendu le travail. Quand je regarde les noms, je me demande comment un mathématicien peut juger mon travail ? Comment un historien peut-il le faire ? Il n'y a aucun linguiste* ». Pourtant, même un élève de 6e ne peut pas ne pas voir "la troublante similitude". Elle poursuit : « *Ce sont les gens qui étaient contre moi quand je me suis présentée candidate. Ce sont les enseignants contestataires* [de l'UPF]... *J'ai cité à chaque fois les auteurs quand je les ai utilisés.* [NDLR : oui, mais à la fin du livre, dans la bibliographie]. *Jamais je ne me permettrai de ne pas le faire. J'ai été qualifiée professeur en 1997 et j'ai été nommée en 1998 professeur des universités. Je ne suis pas du genre à aller voler.* » Puis, hélas, Mme Peltzer utilise l'angle ethnique « *C'est uniquement pour me salir car je suis la première Polynésienne à la tête de cette université, la première à être professeur des universités...* ». Plutôt dubitatif, car elle sait très bien que cette hypothèse n'est nullement applicable à Tahiti, bien au contraire.

Entre-temps, cette polémique a aussi été largement diffusée en Suisse, au Royaume-Uni, au Canada, en Nouvelle-Zélande comme en Australie, bref dans toutes les rares régions qui montrent encore un intérêt pour nos îles perdues au milieu de l'océan Pacifique. Un site de la Faculté de sciences économiques et sociales de l'Université de Genève utilise le cas de Madame Peltzer comme exemple de plagiat dans une page intitulée « *Un exemple vaut mille maux* ». Même dans la page "Wikipedia" consacrée à Mme Peltzer, dans la liste "publications", au livre « *Des langues et des hommes, Au vent des îles, Tahiti, 2000. Leçon inaugurale de sa chaire universitaire* » un "méchant" a ajouté la phrase « *(voir pour une version plus complète : Umberto Eco, "A la recherche de la langue parfaite dans la culture européenne")* ».

Les écrits d'un "nègre" ?

On se demande ce qui a bien pu pousser Mme Peltzer à publier ce discours dans un livre, car les discours s'envolent et les écrits restent. Pensait-elle que cela ne se saurait jamais ? Ministre de la Culture et de l'Enseignement supérieur de Polynésie française lorsqu'elle publia le livre en 2000, se sentait-elle "protégée" voire "intouchable" comme tous les proches du pouvoir d'alors semblaient l'être en ces temps-là ? Etait-ce pour rappeler aux universitaires qu'elle se sentait toujours comme faisant partie de l'université ?

Aurait-elle oublié que les phrases avaient été "pompées", ou bien ne le savait-elle pas ? Ce qui voudrait dire qu'elle aurait utilisé un "nègre" qui l'aurait assisté pour écrire son discours, usuel dans le monde politique, "nègre" qui aurait omis de lui dire qu'il avait allègrement "pompé" chez Umberto Eco, ce qui l'aurait ainsi plongée dans la mouise actuelle ? Une explication qui paraît plutôt crédible lorsqu'on connaît le charme, la personnalité dynamique et l'intelligence de Louise Peltzer. Mais au contraire du monde politique, utiliser un "nègre" dans l'univers universitaire, supposé être le chantre des vertus et du savoir suprême, est considéré tout aussi immoral et condamnable que le plagiat.

Quelle que soit la raison de cette "bavure", Louise Peltzer avait alors oublié à quel point les querelles universitaires peuvent être violentes, voire féroces, surtout dans un microcosme comme l'enseignement supérieur de Tahiti, une caste de privilégiés aux ego quelquefois démesurés, parfois hautains (*) et aux émoluments indexés. Surtout lorsque le "gâteau" est en train de rétrécir, crise oblige.

A la fin janvier, la polémique prenait une nouvelle dimension, cette fois-ci au sujet d'une série de messages Internet, des échanges de courriers entre enseignants, parfois peu flatteurs pour les étudiants, diffusés par une personne "pro-Peltzer". Avançant une grave atteinte à la confidentialité des courriers, certains des auteurs des mails ont annoncé vouloir porter plainte .

Hélas, cette triste affaire a, encore une fois, projeté une image peu flatteuse sur nos îles, supposées représenter "le dernier paradis".

Serions-nous en train de devenir le "premier enfer" ?

Alex W. du PREL

* *Tahiti-Pacifique* en a fait l'expérience à différentes occasions, notamment après la publication de plusieurs critiques de livres d'universitaires perçues par leurs auteurs comme du "lèse-majesté", ce qui nous valut menaces, harcellement téléphonique et autres. C'est la raison pour laquelle dorénavant nous ignorons ces livres.